

de s'améliorer, devient de jour en jour plus triste & plus funeste. La disette des vivres dans toute l'Egypte est montée à son comble ; & le commerce est totalement tombé : mais nulle part la désolation n'est plus grande qu'au Caire ; & l'on peut dire, que les habitans de cette grande mais infortunée ville sont réduits au désespoir. Pendant que la cherté des comestibles y diffère peu de la famine, il y regne ; d'un autre côté, une contagion, qui a tous les caracteres de la peste, & dont il meurt jusqu'à mille personnes par jour. Dans une seule journée, celle du 19 Avril, l'on a compté 1200 morts parmi les seuls habitans mahométans : qu'on y ajoute les Cophtes, les Grecs, les Francs, les Juifs, & qu'on juge, quel terrible ravage cette maladie doit faire dans la capitale. Déjà l'on n'y voit presque plus un seul individu de cette dernière nation. La terreur, l'abattement, qu'une mortalité si générale, si inouïe, y a répandus, peuvent peut-être se peindre à l'esprit, mais non s'exprimer par des paroles : la crainte n'est que trop juste, que, si elle continue toujours avec la même fureur, dans peu de mois la ville entière ne soit entièrement dépeuplée & n'offre plus qu'un vaste désert. Le peuple court les rues en désespéré, implorant à grands cris la miséricorde de Dieu & l'intercession du prophète. Cependant, en vertu d'une ordonnance de l'aga des Janissaires, il n'est permis à personne de paroître en public, sans avoir son nom marqué sur son turban ou sur son bonnet. La raison de cet ordre est, que, vu qu'il arrive souvent, que ces malheureux tombent morts en rue, la police sache plus aisément, quel est le défunt & à qui il appartient. Comme la contagion n'épargne ni rang, ni sexe, ni âge, il est naturel, que parmi les morts il se trouve déjà quelques-uns des principaux beys : Murat-bey lui-même, chef de notre gouvernement, en est dangereusement malade. Quant à la cause de cette cruelle épidémie, on l'attribue aux eaux du Nil : elles ont été gâtées